

Intimus

Christine Daffe

Numéro 157, printemps 2018

Tous les serpents connaissent le goût des fruits

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88037ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daffe, C. (2018). Intimus. *Moebius*, (157), 87–95.

INTIMUS¹

Christine Daffe

Mon appartement comprend une salle de bain, deux grandes garde-robes et une aire ouverte, immense, parfaitement carrée. De l'entrée ou de n'importe quel coin de cette fameuse aire, j'aperçois tous les meubles, toute la décoration, ainsi que les armoires, comptoirs, lavabo et appareils électroménagers qui constituent la cuisine. J'ai aussi droit à une vue exceptionnelle – la ville entière – grâce aux six fenêtres et à la porte-fenêtre réunies côte à côte. Il n'y a aucun rideau.

Quant au balcon, lui non plus n'a pas été conçu de manière à nuire à ma vue de l'intérieur. Il n'est pas plus large qu'une passerelle et sa balustrade, une ingénieuse création à barreaux blancs ultra-fins, quasi invisibles, n'est guère plus gênante. Il est le *hic*, cependant – il en fallait au moins un dans cet appartement. Le balcon longe les fenêtres, s'étend sur toute la largeur de l'appartement et se prolonge chez la voisine. En d'autres mots, mon balcon et

1. Ce texte, tiré du fonds de *Mœbius*, est initialement paru dans le numéro 63 (printemps 1995) de la revue. La présente version a été légèrement modifiée.

celui de ma voisine communiquent. Il y a bien un machin semblable à une balustrade qui les sépare, mais c'est de la foutaise. Une cloison psychologique ! On l'enjamberait les yeux fermés. La voisine se sent fort à l'aise de se pencher un peu par-dessus afin de voir tout ce qui se passe chez moi.

Je m'appelle Patrick. Peu importe ce que je fabrique dans mon appartement, si je tourne le dos à mes fenêtres ou si par exemple je cuisine, je le devine quand ma voisine, sur son balcon, se place dans le coin droit, penchée au-dessus de la cloison, afin de m'observer. On dirait que j'ai des antennes pour ça, un sixième sens.

Ça me fait penser à Pamela, ma sœur. Dès qu'elle entre dans une pièce, vous pouvez compter sur elle, elle vous pointe du doigt la moindre araignée qui s'y trouve. La pauvre bestiole peut bien trotter au plafond ou s'être nichée dans une encoignure, elle n'a aucune chance. « Là ! Une araignée ! » crie Pamela. Ça ne rate jamais.

J'ai vu ma voisine pour la première fois trois ou quatre jours seulement après avoir emménagé. Un matin. Un rayon de soleil éclaboussait ma nouvelle literie de couleur ivoire. J'étais donc encore étendu sur mon lit, à plat ventre, nu comme un ver, les bras croisés sous ma poitrine, un côté du visage bien enfoncé dans mon oreiller. Je respirais lentement et profondément quand, soudain, je me suis redressé sur les coudes, j'ai levé et tourné la tête en direction de ma fenêtre gauche. Ma voisine me reluquait à travers. Elle a eu un haut-le-corps, et elle a reculé d'un pas.

Elle reculait encore ou se retournait vivement pour rentrer chez elle, je n'en sais rien, ma tête à moi se renfonçait dans l'oreiller. J'avais décidé de ne pas réagir, de ne pas tourner le couteau dans la plaie. Cette femme avait été

prise en flagrant délit de voyeurisme et cela m'a semblé en soi un coup dur et fatal à son endroit, donné sans préméditation peut-être, mais un coup quand même, que je pouvais considérer comme une sorte de garantie qu'elle ne recommencerait jamais.

Aucune autre considération ne m'a empêché de me lever précipitamment, d'ouvrir la porte-fenêtre et de sortir la tête afin de lui crier des bêtises. Je ne suis pas prude. Quant à ma *bonne* éducation, elle ne m'a pas retenu non plus. Autrefois, je suffoquais avec, mais là j'aurais été parfaitement capable, je crois, de dresser un majeur sec et pointu, dans son expression la plus vulgaire: va te faire foutre! Tout était possible puisqu'il s'agissait d'une étrangère.

Plus tard, je la plaignais encore. J'ai imaginé cette pauvre fille tiraillée par la honte, se maudissant, s'arrachant les cheveux, marchant de long en large dans son appartement. Je me suis mis à sa place et j'ai espéré pour elle que nous ne serions pas trop vite appelés à nous rencontrer dans les corridors et les ascenseurs. Je me méprenais sur son compte, car le lendemain elle a récidivé.

Lorsque je l'ai vue à nouveau, qui occupait le coin droit de son balcon, qui se penchait légèrement au-dessus du machin séparateur, ses yeux étaient encore braqués sur mon lit. J'ai détourné les miens aussitôt. Je me suis abîmé dans la stupéfaction. J'avais le souffle coupé. Mon cœur battait plus fort, plus rapidement. Par chance, mon ami Benjamin me retenait au téléphone.

À l'autre bout du fil, il n'en finissait plus, celui-là, il me racontait sa dernière aventure. Il est jeune et beau et, comme moi, il s'en attire des *vraies*, des *capables*. À l'écouter, je me divertissais. Je me suis ressaisi, mais, après

avoir raccroché, je suis resté à ma place, immobile, comme quelqu'un qui s'égaré dans quelque réflexion profonde. J'ai alors décidé de laisser à ma voisine l'impression qu'elle n'était toujours pas repérée et de reprendre mes exercices. Avant l'appel de Benjamin, je mettais des verbes à la forme indiquée en italique, je remplaçais un infinitif par un passé composé ou un imparfait. Je bâchais fort, sans bruit.

Mon crayon, mes dictionnaires et le cahier de Grevisse, *Nouveaux exercices français*, se trouvaient encore à ma portée sur le bureau. Je me suis donc repeniché sur mon cahier et, mine de rien, j'ai tenu ma voisine à l'œil. Le sourire aux lèvres, j'ai écrit dans la marge : *Je t'espionnais, tu m'as espionné, nous nous espionnons...*

Elle exposait les trois quarts de son visage et l'arrondi de son épaule habillée de noir. Elle promenait ses yeux partout où ça se pouvait, y compris sur ma personne. Ce que je ne discernais pas se plaquait sur ses fenêtres et s'alignait à l'étroit pan de mur qui délimite les deux appartements.

Après son départ, je me suis senti en quelque sorte ankylosé. J'avais peine à croire que les objets étaient restés à leur place. On aurait dit que je n'avais pas mis les pieds *chez moi* depuis des siècles. Sans faire de bruit ni remuer d'air, j'ai déposé mon stylo et je me suis levé de mon fauteuil.

Une fois debout, j'ai enfoncé les mains dans mes poches et, les poings fermés, j'ai touché au fond, j'ai poussé comme pour passer au travers. J'ai ensuite aspiré tout l'air que j'ai pu et je me suis mis à marcher. J'ai emprunté une à une toutes les directions possibles, d'un mur et d'un meuble à l'autre, avec l'intention de reconquérir mon territoire.

En marchant, je pensais à ma voisine. J'imaginai sa tête qui vacillait sur des épaules floues, sa tête, une zone sinis-

trée, bourrée de tics. Je la réprimandais sur le seuil de sa porte. Je lui disais que je n'appréciais pas les fouineuses, pas du tout ! Je lui demandais de cesser immédiatement cette *despicable* pratique. Je parlais vite, sans m'inquiéter de savoir si elle comprenait l'anglais.

En français, à cette époque, je n'aurais pas tenté une colère. En français, encore aujourd'hui, si je parle trop vite, je me heurte aux *u*, aux *ou*, aux *eu* et aux *oi*, je trébuche sur les verbes, je cavale derrière un colimaçon. Cette voisine n'avait certainement pas la conscience tranquille. Même en babylonien elle saurait de quoi je parle. Elle devinerait où je veux en venir. Je la prévenais sérieusement. En fin de programme, je lui promettais, en cas de nouvelle récurrence, un petit numéro tapageur au même endroit, histoire d'éveiller la curiosité de nos voisins d'étage, de l'humilier publiquement.

La projection a stoppé quand, approchant d'une fenêtre, j'ai décidé de croire dur comme fer que la voisine ne s'aviserait pas de recommencer. Je suivais des yeux les contours de la ville sur un fond orangé. Je ne confondais pas la rêverie et la réalité, non, mais je ne voyais pas pourquoi ma voisine prendrait le risque de me voir un jour pester dans l'embrasement de sa porte, tel que je venais de me l'imaginer. Je ne voyais pas non plus quel intérêt ou quel plaisir elle tirerait à zieuter encore et encore du côté de ma vie privée.

À mon avis, une fois de plus, l'incident était clos.

Pour sa troisième apparition, je n'étais donc pas mieux préparé que pour les deux premières. Je suis resté sur le cul, conservant à ses yeux une attitude normale. Je lisais. Mais plus tard, tandis qu'un rôle rétrospectif me coupait l'appétit, j'ai juré que, la prochaine fois, elle aura réellement affaire à moi !

Je me connaissais lamentablement, car le même jour, en fin de soirée, elle m'a refait le coup et je me suis contenté de tourner la page – je lisais *Justine*, l'édition bilingue – et de poursuivre ma lecture jusqu'à ce que je tombe de sommeil.

Le lendemain encore, je suis demeuré calme, l'air imperturbable alors que la voisine m'observait. Je ne me souviens plus de ce que je fabriquais, mais ça devait être important. J'ai reporté à la prochaine fois une quelconque réaction. Et ainsi de suite, de fois en fois, de sorte qu'après une semaine, dix jours peut-être, j'ai cessé de compter le nombre de ses apparitions et pris le parti de la laisser faire. Après tout, elle restait de son côté, sur son balcon, et derrière la vitre elle ne me dérangeait guère plus qu'un de ces obscurs et fuyants personnages de fiction, sans beauté, sans voix.

Je n'avais pas compris qu'avec le temps, je serais condamné à la tolérance. Il a fallu que nos regards à travers la vitre se croisent malgré moi, à plusieurs reprises, que des semaines et des mois s'écoulent pour que je m'en rende bien compte. Je n'ai rien osé ensuite, de peur d'être aussitôt contraint à en discuter avec elle. Il me semblait – il me semble encore – qu'une voyeuse ou un voyeur ne vous craint pas, ne recule pas et ne s'éloigne pas pour de bon de vos fenêtres s'il (ou elle) vous a déjà rangé du côté de ceux qui tirent un certain plaisir à être vus. Un rejet, s'il a trop tardé, n'est pas pris au sérieux. Il risque même d'être interprété comme une sorte de provocation ou d'invitation à passer aux actes (sexuels). Un voyeur que l'on n'a pas repoussé dès ses premières apparitions trouverait pour sa défense un moyen d'inciter sa victime à avouer sa propre tendance : l'exhibitionnisme.

J'ai pris nos rencontres en considération. Elles avaient été brèves, mais fréquentes. Nous nous étions croisés par hasard, dans l'ascenseur, à la buanderie, au supermarché et, à ces occasions, pour me piéger toujours et davantage, je m'étais comporté comme si de rien n'était. Elle pareillement. J'avais par ailleurs remarqué son joli minois, sa taille de guêpe, sa chevelure énorme, longue, noire, frisée, ainsi que ses yeux noisette et sa peau claire, sans imperfection.

Piégé, je l'étais sans aucun doute. Mais j'ai compensé. Par exemple, pour rigoler, j'ai envisagé l'achat d'un paravent afin d'obstruer ma fenêtre à gauche. Sans elle, ma voisine en était quitte pour la contemplation du paysage. De mon côté, je ne perdais pas grand-chose. Le spectacle extérieur survivait.

Le même jour, le même esprit m'a dicté un court message : *ton voisin n'est pas exhibitionniste*. Je l'ai écrit en gros caractères noirs sur fond blanc. Je l'aurais collé temporairement sur la fenêtre de manière à ce que ma voisine puisse facilement le lire au lieu de me regarder. J'ai ri comme un fou avant de froisser la feuille et de la jeter à la poubelle.

J'ai le plus souvent compensé en écrivant. Je traitais bien ma tolérance. Je décrivais en détail l'inconduite de ma chère voisine. Je consultais à tout bout de champ mes dictionnaires et mon guide des conjugaisons. Je m'amusais. Je m'appliquais comme un bon élève...

Ça se passe donc bien entre ma voyeuse et moi. Publiquement, nous échangeons des politesses à la manière de tous les autres locataires entre eux. Nous parlons de la pluie et du beau temps. Nous ne faisons jamais allusion aux choses ou aux scènes qu'elle a pu observer chez moi. Nous ne prononçons même pas le mot *balcon*, craignant de créer un malaise.

Elle travaille. Je ne sais pas pour qui ni dans quoi, mais elle travaille à proximité de notre immeuble, du lundi au vendredi, de neuf heures à dix-sept heures, et elle a droit à une heure pour manger, entre midi et treize heures très exactement. C'est certain parce que tous les matins et les midis des jours de semaine, à moins d'averses ou de vents violents (rares), elle me consacre les dix minutes qui précèdent son départ. Elle sort sur son balcon avec sa tasse de café. Elle regarde droit devant, dans le but probablement de contempler le paysage, puis elle s'approche de mes fenêtres et, du coin de l'œil, elle procède sur ma personne. Je suis porté à croire à une sorte de rite.

Matin et midi, pourtant, je ne m'offre pas en spectacle. Il n'y a rien d'excitant à voir. Pour moi, rien d'énervant à être vu. Je suis presque toujours assis à mon bureau, devant mon ordinateur ou penché sur un de mes cahiers. Ou encore j'étudie dans l'obstination d'améliorer mon français, je lis des romans. Ça doit lui sembler grave et sérieux.

Le soir, au contraire, je suis ouvert à toutes sortes d'activités. La voisine, de son côté, peut traîner sur son balcon et s'éterniser dans son rôle de voyeuse. Il y en a des *hot*, des sorties formidables pour elle, des occasions uniques de reliquer ma personne dans sa plus stricte intimité. Je ne prémédite jamais rien, mais considérant qu'il fait parfois frisquet sur le balcon, que la pauvre fille se donne beaucoup de mal et prend certains risques, par exemple, j'accepte d'attenter à la pudeur.

Je me souviens d'avoir constaté sa présence alors que je sortais de la salle de bain – j'avais rendez-vous avec Régine. J'étais vêtu d'un peignoir. J'aurais pu attendre un peu et vaquer à d'autres occupations, mais non, j'ai laissé

tomber le vêtement à mes pieds, je me suis habillé lentement, nonchalamment, comme d'habitude.

Plus récemment, j'attendais Régine d'une seconde à l'autre. Elle avait sonné. J'avais déclenché la sonnerie d'ouverture au rez-de-chaussée et déverrouillé la porte de mon appartement afin qu'elle puisse entrer chez moi sans me déranger. J'étais indécent, bien assis dans mon fauteuil, sous un éclairage voilé d'un fin tissu rouge. Je portais, déboutonnée par surcroît, une chemise et rien d'autre. Les jambes écartées, entre mes pieds sur le plancher reposait un coussin, rouge lui aussi. J'attendais, fin prêt, exactement comme Régine me l'avait demandé une heure plus tôt au téléphone. Je regardais devant moi en tâchant de me détendre. Bref, je fixais le coin, le gauche, lorsque ça s'est produit : les deux femmes se sont amenées simultanément. La voisine a pris sa place, s'est immobilisée dans le décor, tandis que Régine traversait la pièce.

De la porte d'entrée – qu'elle a refermée et verrouillée dans un même élan – au coussin rouge où elle s'est agenouillée en me regardant ardemment, Régine ne s'est pas arrêtée et n'a prononcé aucune parole. Après un petit moment, elle s'est jetée sur mon sexe. Elle lui accordait d'énergiques et puissantes faveurs manuelles et buccales. Quant à moi, j'en ai profité pour dévisager ma voisine. Je lui ai souri. Je me suis mis à sa place. Elle ne bronchait pas. Elle n'appréhendait donc pas que je prévienne l'autre obsédée de sa présence. Elle avait confiance en moi. Elle me regardait droit dans les yeux malgré ce qui se passait plus bas.

Mon plaisir d'imaginer la scène de son point de vue s'est ajouté à celui de la chair, l'a surchargé.